

gue de théâtre, sans déclamation, et les revirements de sentiments dont sa pièce est faite ont l'imprévu et la gaieté des incidents les mieux agencés. Les artistes du Palais-Royal se sont d'ailleurs prêtés à merveille, et d'une façon qui leur fait honneur, à cette évolution vers la comédie de mœurs. MM. Dubosc et Raymond sont excellents dans leurs rôles de Dubreuil et de Fronsac. M. Lamy a montré une finesse vraiment charmante dans son personnage, si bien dessiné, de Mirandey. Mme Cheirel est tout à fait supérieure dans Eva. Elle a, tout d'abord, une diction parfaite qui lui permet de se laisser aller à l'emportement sans qu'on perde rien de ses paroles. Et quel accent de vérité et de sincérité! Mme Frédérick a continué ses débuts avec succès dans le personnage de Mathilde, qu'elle a fait pittoresque et touchant. Mmes Piernold et Grimault jouent les deux autres rôles épisodiques de femmes, et je n'aurais garde d'oublier Mme Jourda, qui ne fait que paraître pour montrer sa bonne grâce. En résumé, je me plais à le répéter, le Palais-Royal a fait une tentative non pour changer un genre qui lui a valu tant de succès, mais pour le varier un peu : et la tentative a été heureuse et a réussi.

Henry Fouquier.

OPÉRA-COMIQUE. — Après avoir couru le monde, Mlle Nevada, que nous avons entendue jadis à l'ancien Opéra-Comique, reparait hier dans *Lakmé*. Sa voix, agile et jolie en les passages de roulades aériennes, manque d'éclat, de pureté, de justesse lorsqu'elle se pose pour chanter, et son style est tout exotique. On n'en a pas moins réservé bon accueil à la voyageuse et on l'a fort applaudie à l'air des clochettes, où cherchant encore l'effet, comme à l'acte précédent, elle a su le trouver.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

Ce que le public n'a pas pu voir, au cours de cette amusante soirée, c'est le trac énorme de toute la troupe du Palais-Royal. Depuis longtemps, il n'y avait pas eu une pareille émotion dans cette maison, d'ordinaire plutôt gaie.

C'est qu'on croyait à une révolution. Quand M. Mussay avait lu pour la première fois la pièce de M. Wolff, il l'avait spontanément éloignée de son cœur, en se disant : « C'est une comédie Théâtre libre, impossible ici, où l'on doit rire ! » Trois semaines après cette lecture et ce refus, M. Mussay faisait signe à l'auteur et lui disait : « Voulez-vous me redonner votre pièce à lire ? » Nouvelle lecture, nouvelle rélegation. Un mois se passe encore, et M. Mussay dit à M. Wolff : « Excusez-nous, c'est fou, mais nous voulons relire encore votre pièce ! » Cette fois, elle fut reçue.

Et jusqu'à la dernière minute, on crut, au Palais-Royal, qu'on jouait une comédie sérieuse, un drame, presque ! Et on n'a pas cessé de rire pendant deux actes trois quarts.

De là cette émotion de Raymond, qui ne voulait pas du rôle :

— Je ne sais pas jouer la comédie ! s'écriait-il furieusement. Je suis un acteur de vaudeville, moi !

Et alors, comme il ne tournait plus drôlement sur ses talons, qu'il ne serrait plus le bout de son nez entre le pouce et l'index, il croyait qu'il allait à une catastrophe ! Or, il a amusé toute la soirée, follement ! Au point que son camarade Gobin, qui n'est pas de la pièce, lui disait :

— Maintenant que tu sais, bien, tu me promets que tu me montreras comment on fait pour jouer du drame, dis ?

Et le « trac » de Mlle Cheirel, cette délicieuse, cette impeccable artiste, énervée (si j'ose dire) comme une pile électrique un jour d'orage, et se demandant si ce serait « bien ça ? » Un type, Mlle Cheirel ! Au 2^e acte, elle parle de sa lune de miel, à Naples, et elle a à dire cette phrase :

— Je n'ai jamais été aussi amoureuse que là-bas !

Or, pendant des jours et des jours, Mussay la suppliait de dire cette phrase au public. Et elle résistait, elle résistait, se mettait de profil ou de trois quarts, mais jamais de face.

Et, poussée à bout, elle eut cette extraordinaire et candide réponse :

— Jamais je n'oserai regarder le public en disant cela !

Elle l'a pourtant regardé, hier, mais en rougissant comme une cerise.

Le succès de la comédie de M. Wolff au Palais-Royal aura eu d'autres résultats. Le bruit s'est déjà répandu, parmi les jeunes auteurs dramatiques, qu'un nouveau débouché leur était créé là, qu'on recevait au Palais-Royal un accueil excellent et charmant de la part de MM. Mussay et Boyer, et qu'à l'avant-scène Mussay devenait le plus précieux des collaborateurs et un metteur en scène de premier ordre, et nous avons pu entendre hier soir, déjà ! de jeunes écrivains échanger avec lui les plus alléchantes promesses.

Un Monsieur de l'Orchestre.

LES CONCERTS

Tous nos grands orchestres symphoniques se sont tus. La « saison » est finie

Après la Société des concerts du Conservatoire, qui, à sa dernière séance, a fait entendre, en une médiocre Suite de Raff et en un bel Adagio de Mozart, le remarquable violoniste Hugo Heermann, M. Colonne, dans une soirée de clôture qu'il a donnée hier au Nouveau-Théâtre et à laquelle, retenu à l'Opéra-Comique, j'ai eu le regret de ne pouvoir assister, ne réunissait pas moins de quatre pianistes : MM. Raoul Pugno, Edouard Risler — retour d'Allemagne, celui-là, — Lucien Wurmser et Alfred Cortot, qui, m'a-t-on dit, ont exécuté de la plus brillante façon l'admirable Concerto de Bach et nombre d'autres morceaux. La gloire reste donc fidèle aux virtuoses, ce qui est parfaitement dans l'ordre.

Puisque je parle de la gloire, je m'empresse d'annoncer que, en cette même journée d'hier, dans l'après-midi, elle a eu la jolie occasion de sourire pour la première fois à un artiste bien modeste, absolument ignoré d'ailleurs, mais dont je me reprocherais de passer sous silence la noble initiative. M. Albert Mahaut, un aveugle, organiste de Saint-Vincent-de-Paul et élève de César Franck, a eu l'idée de faire connaître au public, en la salle du Trocadéro, la musique d'orgue de son maître, ce à quoi personne n'avait encore songé. (Les voyants ont tant de choses à contempler, à aimer !) Cet homme a éclairé son éternelle nuit de l'éblouissante lumière des sons. Dans les poèmes que nous venons d'entendre — ce sont en effet de longs et fastueux poèmes, d'une étonnante liberté de formes, d'une inépuisable richesse mélodique et harmonique, d'une vie intense, et non des pièces simplement religieuses — il a trouvé toute l'humanité qui chantait, toute la consolation qui fleurissait, toute la joie qui flamboyait par ces musiques renouvelant pour lui les divins miracles. Il a mis — on le sentait — une reconnaissance attendrie, un naïf bonheur dans la manière à la fois vaillante, heureuse et fière dont il nous a révélé les superbes œuvres : la Prière en *ut* dièse mineur, d'abord, lente et grave imploration, d'éloquence ininterrompue, même en ses repos assez nombreux qui sont comme des prosternements de repentir, des méditations douloureuses, et surtout en la montée vers l'espoir de son thème attristé, et en sa fin où il nous semble entendre, planant sur l'agitation des foules, la voix d'un solitaire qui accepte, qui se résigne et qui croit ; puis la grande Pièce symphonique en *fa* dièse, la plus importante, la plus imposante, la plus magnifique des quatre, sorte de vaste monument chantant, d'architecture cyclopéenne avec des frises, cependant, d'une merveilleuse délicatesse, cathédrale gigantesque de la force, de la sérénité, du mouvement et du triomphe ; les prélude, fugue et variation, Pastorale d'exquise primitivité, de charme pénétrant, de douceur délicieuse, d'émotion profonde, écrite sous la dictée de la nature elle-même, de la bonne nature bienveillante et paisible, composée en l'honneur des arbres, des champs et des bêtes, et la Fantaisie en *ut* majeur dont l'austère quiétude nous enveloppe, nous prend, nous rassure, nous rend meilleurs.

Ces œuvres datent de 1863. Le public a remercié M. Mahaut de les lui avoir fait connaître, en l'acclamant, en le rappelant. Puisque César Franck, sifflé, insulté jusqu'à sa mort, est maintenant à la mode, peut-être un directeur de théâtre aura-t-il l'idée, avant que trente-cinq autres années se soient écoulées, de lire la partition de *Hulda* et de la jouer. On verrait ainsi quelle fut la souveraineté du maître dans tous les genres. Les Chanteurs de Saint-Gervais, trop peu nombreux, par malheur, pour l'énorme vaisseau, en exécutant sous la précise et sûre direction de M. Charles Bordes, cinq Motets admirables ; M. Engel, en interprétant une fois de plus, avec son autorité coutumière, l'émouvante et adorable *Procession*, ont montré la hauteur où s'est élevé, dans la musique vocale, le sublime poète des *Béatitudes*, de *Rédemption*, de *Rébecca*, de *Ruth*. Mais hier c'était la fête de l'Orgue et, fermant les yeux, allant dans le passé, je me suis donné, par l'imagination, la joie d'écouter Franck, de le regarder assis à son orgue de Sainte-Clotilde, qu'il transformait chaque dimanche en un divin et prodigieux orchestre. A présent, il est encore là, devant moi, la figure sérieuse, le regard interrogeant l'inspiration, le pli sévère de la lèvre accentué par la gravité de l'acte d'art qui s'accomplit, la tête auréolée de lumière, la main droite tirant un « jeu » de ce geste inoubliable qui semblait lancer dans l'espace la promesse de tous les pardons, de toutes les splendeurs... Et puis, il descend les marches de l'orgue et dit son mot habituel : « Je suis très content. »

Alfred Bruneau.